

«J'AVAIS QUATRE ANS À LA LIBÉRATION»

De quoi est faite la vie d'un historien attaché aux Archives fédérales? Le spécialiste Daniel Bourgeois répond.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEC PLAUT

Coopération. Depuis un quart de siècle, vous aidez chercheurs, étudiants, journalistes et tous ceux qui scrutent un passé. D'où vous est venue votre vocation d'historien?

Daniel Bourgeois. De mon année de naissance, peut-être. Je suis né en 1940, année terrible avec la victoire du Reich sur les Franco-Anglais. Ma mère m'a souvent raconté que, malgré l'interdiction de rejoindre des soldats mobilisés, elle est partie pour annoncer à mon père que s'il devait lui arriver mal-

Comme d'autres journalistes férus d'histoire suisse, j'ai fait votre connaissance grâce à votre thèse de doctorat. D'où vous est venu le choix du sujet?

Dès la parution d'une série d'articles de Jon Kimche dans la *Tribune de Genève*, en automne 1961, j'étais passionné par les sujets traitant de la Suisse et la guerre. Et j'ai été très influencé par deux professeurs. Jacques Freymond, le directeur de HEI, dont j'étais l'assistant, m'a beaucoup encouragé dans mes études. Il a accepté de diriger cette thèse. Par ailleurs, j'étais passionné par l'enseignement de Saul Friedländer. Je lui dois la formulation de mon titre: *Le Troisième Reich et la Suisse, 1933-1941*.

A l'époque, Bonjour n'avait pas encore l'autorisation de publier les volumes-documents de son Rapport?

Les archives suisses étant encore fermées, on a pu étudier les archives allemandes concernant la politique du Reich envers la Suisse dans les dépôts de Bonn, Coblenz et Fribourg-en-Brisgau. C'est ainsi que j'ai découvert l'importance des ventes d'or pillé à la Suisse.

La révélation du fait, en 1974, que la Reichsbank avait reçu de l'or une fois fondu provenant des dentitions des morts des camps vous a-t-elle valu quelque reconnaissance?

Pour ma thèse, j'ai reçu le Prix d'histoire de l'Université de Genève. En plus du grand plaisir, il m'a aidé à financer sa publication. Et puis, l'historiographie qui a suivi, a beaucoup puisé en particulier dans le chapitre économique. Mais il faut reconnaître qu'à sa parution, ma thèse n'a pas fait grande sensation. Le thème «Suisse – or de la Reichsbank» n'a pris son essor qu'en

1980, avec un important article de Peter Utz, publié à Zurich.

La thèse et vos premiers travaux publiés dans Relations internationales, vous entrent aux Archives fédérales (AF). En un quart de siècle, vous devez en avoir fait le tour. Comment y êtes-vous entré?

J'ai répondu à une offre d'emploi. M. Oscar Gauye, le directeur d'alors, m'a fait confiance et m'a engagé comme adjoint scientifique. Mais faire le tour? Nous avons plus de 40 kilomètres linéaires de papiers! L'un des défis de notre profession c'est d'être constamment confrontés à des découvertes, au renouvellement constant de la connaissance.

Parlez-nous de vos activités, de vos publications...

Je suis responsable de la coordination, du conseil scientifique en salle de lecture et de la correspondance de type scientifique. Quant aux publications, il y a d'abord les études sur mandat des AF. Les miennes vont de la période de la Médiation (1803-1813) à la Seconde Guerre mondiale. Par exemple à travers la personnalité de William Rappard. Son action couvre deux guerres mondiales et l'entre-deux-guerres avec la Société des Nations. Ces travaux paraissent dans *Etudes et Sources*, une publication des AF.

Ayant participé aux travaux du petit groupe de chercheurs qui ont initié le projet des «Documents diplomatiques suisses», grâce à mon ami le professeur Antoine Fleury, responsable de la recherche, j'ai également été chargé par les AF, impliquées dans leur réalisation, de recherches et autres travaux. Enfin, il y a les publications que j'ai réalisées en dehors de mes heures de travail.

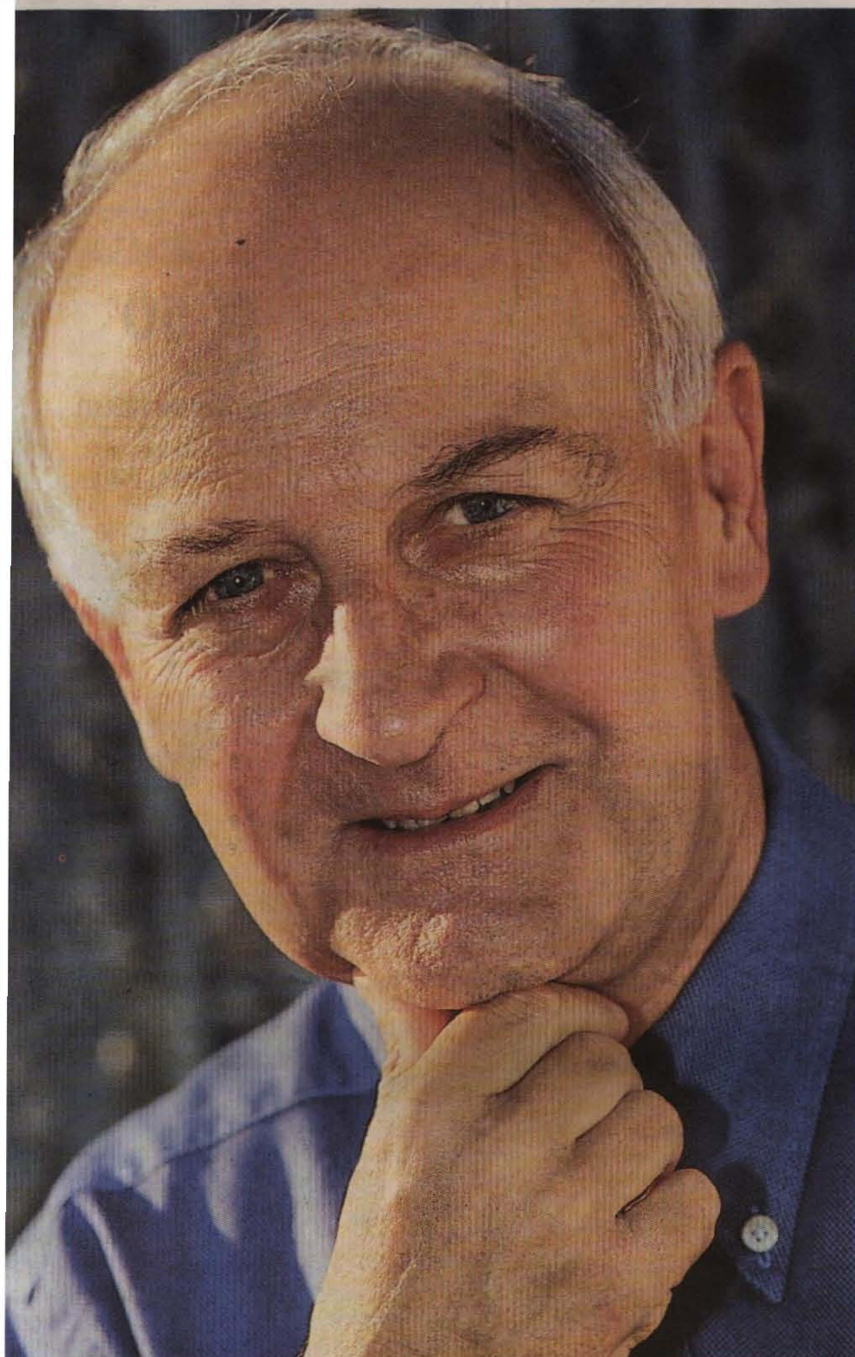


«NOUS SOMMES TOUJOURS CONFRONTÉS À DES DÉCOUVERTES»

heur, il y aurait de la descendance. Cette anecdote m'a marqué. Possible qu'elle ait influé sur le choix de mes études. Au Collège Calvin, Robert Junod, notre maître de français et de philosophie, m'a ouvert l'esprit sur les grands problèmes du monde.

Et vous vous êtes inscrit en sciences politiques?

Non, en théologie. Ma famille, protestante, était très religieuse. Mes parents auraient aimé me voir devenir pasteur. Mais ça ne m'a pas convenu et j'ai passé en sciences po. Ma mère avait été secrétaire à l'Institut universitaire de hautes études internationales (HEI) et m'en parlait avec beaucoup d'éloges. Et j'y voyais la possibilité de développer ma connaissance du monde et d'apporter quelque chose à l'action internationale.



Daniel Bourgeois: «La dernière guerre est un terrain d'interrogation.»

La plupart d'entre elles concernent des aspects de la dernière guerre et la Suisse?

On retombe toujours un peu sur ses préoccupations. Il faut dire que cette période reste pour l'historien un terrain d'interrogation, de recherche absolument unique. Les horreurs de la guerre, la Shoah. Nous essayons de mieux comprendre les mécanismes qui ont pu conduire à de telles horreurs et de nous interroger sur la société contemporaine.

Vous avez publié en volume² sept de vos

travaux qui constituent une somme. Ils couvrent l'ensemble de nos rapports avec le Reich. Vous les faites précéder par une historiographie éclairante...

L'idée, en fait, est de l'éditeur qui m'a proposé ce projet. Le livre aborde la politique des affaires, la Suisse et la guerre germano-russe (une demande d'un éditeur allemand), notre presse et la censure, notre politique d'asile et l'antisémitisme.

Nous allons avoir bientôt les conclusions du Rapport Bergier, qui est largement le fruit de l'historiographie suisse qui le précède. Puisse-t-il susciter

encore de nombreux travaux sur cette époque cruelle.

Vous aidez à éclairer notre passé. Est-ce gratifiant?

Certes. Comme il est gratifiant pour l'archiviste – au-delà de la recherche scientifique – de résoudre ou d'aider à résoudre un problème humain. Il y a donc également une responsabilité particulière. Pensez, pour ne citer que cet exemple, aux gens du voyage qui ont pu consulter leur dossier aux AF et voir ainsi qui étaient leurs parents biologiques...

Votre réaction à l'attentat du 11 septembre?

Une immense compassion, bien sûr, pour les milliers de victimes innocentes et leurs proches, d'autant plus que la moitié de ma famille est américaine. Il est évident que la communauté internationale ne peut tolérer de telles actions, qui sont en outre un détournement monstrueux de ce qu'il y a de légitime dans la révolte des populations déshéritées et bafouées par notre système économique. Elles nuisent aux forces progressistes car elles crispent les esprits. Cette tragédie doit nous convier à une redéfinition urgente des rapports Nord-Sud.

J'avais quatre ans à la Libération et je sais ce que je dois aux Américains et aux Alliés. Mais après la destruction du nazisme, il y eut le Plan Marshall pour la reconstruction de l'Europe. Plus que les bombes, je voudrais qu'un nouveau Plan Marshall, à dimension planétaire, soit au centre des préoccupations américaines et des nations nanties. *ap*

■¹ Editions de la Baconnière, Neuchâtel.

■² *Business helvétique et Troisième Reich*, Editions Page deux, Lausanne.

VÉRITÉ HISTORIQUE

Le jeune sexagénaire Daniel Bourgeois a le regard clair et chaleureux. Doué d'une mémoire prodigieuse, il a l'analyse précise. Fort modeste, il n'élève la voix dans un débat que pour rétablir la vérité historique qui lui est chère. A ceux qui font appel à lui, Daniel Bourgeois offre son savoir sans restriction. Excellent cuisinier, bon vivant, il aime les vacances en chalet et les randonnées. *ap*

PHOTOS BRUNO KELLENBERGER